

Sophia

Madrid, 10 mars 1935.

Assise sur mon lit, un billet de train entre les mains, la peur m'arrache quelques tremblements. Je me concentre sur ma respiration en essayant de calmer mes jambes rendues faibles par l'angoisse qui monte, petit à petit, dans ma gorge pour former une boule. Je peine à respirer. Je sais qu'il ne faut pas que je cède à la panique. Je lève alors les yeux, qui jusqu'à présent étaient rivés sur le seul objet qui ornait la table de chevet, pour regarder par la fenêtre. Le taxi n'est toujours pas là, l'angoisse monte d'un cran, je regarde ma montre. Il est déjà 18h04. Cédant à la panique, je décide de me lever. Mes jambes flanchent, cela ne m'étonne pas; entre les coups, la crainte et la fatigue, je suis même surprise d'arriver encore à marcher.

Je tapote le lit pour enlever les plis que j'avais formés en m'y asseyant et attrape la lettre que je fixais tout à l'heure pour l'enfoncer dans mon sac. J'en profite pour en sortir mon rouge à lèvres que je m'applique soigneusement devant le miroir puis poudre une dernière fois mon visage pour être certaine de bien avoir camouflé toute trace de coup qui pourrait être visible. Je parviens à faire disparaître tous les bleus mais mon oeil reste gonflé et rouge car la blessure est encore récente.

Le porte-savon que m'a lancé mon mari a eu raison de moi ; tout cela partait du fait que je réclamais de nouveau du travail. J'ai été télégraphiste fut un temps, seulement mon mari m'avait assez rapidement forcée à démissionner. Il était arrivé en trombe à l'accueil de la compagnie ce jour-là et avait agressé chaque personne qu'il croisait parce qu'il ne savait pas dans quel département je travaillais. Après m'avoir trouvée, il m'avait saisi le poignet si fort que des marques étaient venues orner ce dernier. Sans que je comprenne ce qu'il m'arrivait, il m'avait traînée dans les escaliers puis dans le hall de la compagnie pour finalement me jeter dehors et me crier de rentrer immédiatement à la maison. Pétrifiée, je n'avais su quoi dire, je l'avais simplement suivi silencieusement jusqu'à notre appartement, boitant piteusement derrière lui, mes deux chevilles s'étant tordues dans les escaliers. Je me rappelle parfaitement du sentiment de terreur qui s'était emparé de moi lorsque j'avais entendu la porte claquer quelques secondes après que mon mari était entré à son tour. Ce qu'il s'était passé après, je ne m'en souviens plus très bien, il me revient simplement le bruit de sa chaussure venue s'abattre en plein milieu de mon dos une première fois, une deuxième fois, une troisième fois, un dernier coup était venu taper contre l'arrière de mon crâne. Le lendemain, je quittais mon poste.

Le bruit d'un klaxon de voiture me sort de mes pensées. Pourquoi je pense à tout cela maintenant ? Ce n'est pas le moment, il faut que je me ressaisisse. Je jette un coup d'oeil par la fenêtre et j'aperçois le taxi se garer en bas de l'immeuble. C'est sûrement lui qui a klaxonné pour me prévenir qu'il était arrivé ; j'attrape donc mon sac de voyage, enfile mes chaussures et ajuste une dernière fois une mèche de cheveux pour venir camoufler mes joues enflées. Sac sur l'épaule et valise à la main, je passe la porte et me retrouve dans la cage d'escalier du bâtiment, je me retourne pour fermer la porte à double tour et prends une grande inspiration. C'est maintenant. Il faut partir. Partir sans se retourner.

Les jambes tremblantes, je me dirige vers les escaliers pour les descendre, mes talons claquent sur les marches en pierres et ma jupe vient frôler mes mollets. Je cours pour arriver jusqu'au taxi dont précipitamment j'ouvre le coffre pour y déposer ma valise.

Le taxi est parti depuis dix minutes déjà, je commence enfin à me détendre. Je sors alors la lettre que j'avais mise dans mon sac pour la relire une énième fois.

« *Chère Sophia,*

J'ai bien reçu ta lettre, nous serons à la gare à 10h05, sans faute, jeudi 11 mars.

Maman, les enfants et moi attendons ton arrivée avec impatience.

J'espère que ton bébé et toi vous portez bien !

Je ne t'écris pas plus.

Ta grande sœur qui t'aime »

Mes yeux brûlent et les larmes menacent de couler. Quelle idée de la relire maintenant ! Je suis vraiment stupide, je n'ai aucune envie que le chauffeur me demande pourquoi je pleure et si je vais bien. Je n'ai pas le courage de parler de cela maintenant et de me remémorer des souvenirs douloureux, mais je sais très bien que quand j'arriverai chez ma sœur et que je verrai son visage rempli d'incompréhension, je n'aurai pas d'autres choix que de tout lui expliquer.

J'appréhende beaucoup mon arrivée chez elle, depuis que je lui ai confié mon envie de fuir définitivement l'homme avec qui je vivais et notre appartement. J'ai beaucoup échangé avec elle. Je lui avais annoncé ma grossesse quelques mois auparavant après lui avoir expliqué que, pour le bien de mon enfant, il était nécessaire que je m'éloigne de mon mari. Aujourd'hui elle croit que j'ai accouché et que j'arrive chez elle avec mon bébé dans les bras.

J'ai peur, peur de sa réaction quand elle va me voir arriver seule, peur de lui expliquer que j'ai fait une fausse couche à cause des coups de mon époux, peur de m'effondrer devant elle alors qu'elle n'a pas de temps à me consacrer. J'ai surtout peur qu'elle soit déçue de moi, qu'elle pense que je n'ai pas réussi à protéger mon enfant. Je lève la tête pour retenir mes larmes, un mélange de culpabilité et d'appréhension me tord le ventre. Il faut pourtant que j'arrive à garder mon sang froid étant donné que l'on ne devrait pas tarder à arriver. J'aperçois déjà des gens marcher courageusement dans le froid leur valise à la main.

J'aurais aimé marcher jusqu'à la gare dans l'air frais du début de soirée moi aussi, mais rien que l'idée de croiser sur le chemin l'homme qui me bat me tétanise. C'est pourquoi j'ai opté pour le taxi, c'était plus sûr et plus rapide cependant ce n'était pour moi évidemment pas le meilleur moyen de se changer les idées.

Ça y est, je peux voir la gare, le chauffeur s'arrêtera d'une minute à l'autre afin que je puisse descendre. J'attrape mon sac et fouille dedans. Ma main tape alors contre les clés de l'appartement. Je les sors et les mets dans ma poche, je saisis ensuite un petit mouchoir en tissu pour essuyer mes yeux encore humides de tout à l'heure et boutonne mon manteau. Le chauffeur s'arrête et je comprends qu'il faut que je descende. Je lui donne le montant de la course qu'il me réclame, ouvre la porte et sors. Je récupère rapidement ma valise que j'avais mise dans le coffre et m'éloigne du taxi.

L'air glacial me fouette le visage et cela sonne comme un avant-goût de liberté. Prise d'une pulsion euphorique, je m'approche de la poubelle la plus proche, attrape les clés dans ma poche et les jette rageusement dedans. Un poids qui avait pris place dans mon ventre se libère; je ne remettrai plus jamais les pieds dans cet appartement rempli de mauvais souvenirs.

Mon billet serré bien fort dans la paume de ma main, j'avance déterminée vers la gare qui s'élève salvatrice devant moi. Je repère le quai qui m'emmènera chez ma sœur et m'y dirige, valise à bout de bras. Arrivée sur le quai, un mauvais pressentiment s'empare de moi : je me sens observée. Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule et aperçois un homme qui marche vers moi. J'inspire un grand coup, pas de panique, il doit juste chercher la sortie. Je relance un coup d'œil, l'homme s'est rapproché et me fixe. C'en est trop pour moi, je tourne les talons et commence à presser le pas. J'entends les bruits de ses pas s'accélérer à son tour. Prise de panique je lâche ma valise et commence à courir vers la sortie, la peur m'écrasant le ventre. L'homme derrière moi se met à courir aussi. Mes talons me ralentissent, j'ai peur. Les gens autour de moi ne bougent pas et ne me viennent pas en aide alors que la détresse inonde mon visage. Soudain mon talon ripe sur le sol et mon corps bascule en arrière, tiré par une main qui a attrapé mon poignet. Je tombe, ma tête vient violemment frapper le sol et mes poumons se vident d'un coup. Ma vision se brouille, je vois flou mais je peux apercevoir très nettement au-dessus de moi le visage de mon mari déformé par un rictus.

Marie Carlier